

LA  
JOURNÉE  
DE  
PRINTEMPS

TRADUIRE LA NUIT

# NUIT ROMANTIQUE

PHILIPPE MARTY

**N**ous avons, dans cet atelier – nous étions une vingtaine –, à traduire en allemand « la nuit », et à constater, comme dans tous les autres ateliers, que nous n’y arrivions pas. Déception, dit Mallarmé, « devant la perversité conférant à *jour* comme à *nuit*, contradictoirement, des timbres obscur ici, là clair. » Il appelle claire en français la voyelle fermée *i* (ou l’association semi-voyelle *u* + voyelle *i*) et obscur l’*ou* de jour (voyelle fermée aussi). L’allemand, vocaliquement, assemble jour et nuit, *Tag – Nacht*, deux fois le son ouvert. Perversité et malice des langues, en Europe, par exemple : elles ont l’air de s’observer les unes les autres afin de faire, chacune idiomatiquement, ce que toutes les autres ne font pas. Jean-Paul Manganaro a parlé de cela, ce matin. Pour dire « nuit », dans les idiomes d’Europe, tout le nuancier des voyelles, diphtongues, triptongues, est effeuillé. C’est vrai aussi des dialectes à l’intérieur d’une langue : ouvrant le *Trésor du Félibrige* de Mistral, on trouve que « nuit » se dit en langue d’oc, selon le coin où l’on parle, « nue », « niue », « nioch », « ne », « niè », « nou », « neu », « nei » (cette dernière variante à Pézenas, d’où je suis), etc.

Il y a un beau vers pour peindre la nuit tombante, dans *Mireille* (strophe 11 du chant premier) : « E la niue soubrejava alin dins la palun » (« Et la nuit commençait à brunir dans les lointains marécages »). Comment réalise-t-on la triptongue *iue* ? Comment Mistral voulait-il que l’on prononçât son vers ? Peut-être le voulait-il imprononçable pour quiconque ne viendrait pas du canton de Maillane : il le constitue comme un schibboleth, c’est-à-dire comme un chiffre, un secret, une limite que moi (lecteur, traducteur), je ne peux franchir et qui me fait apparaître l’autre comme insubstituable, absolument inimitable et singulier, intraduisible et par conséquent digne d’être traduit, ou appelant l’exigence de la traduction.

C’est dans cette perspective-là que j’ai décrit, d’abord, le vers « Steigt die wunderbare Nacht », qui a donné son titre à l’atelier. Le

vers se trouve dans la première strophe du poème « Nachtzauber »<sup>1</sup>. J'avais fait passer aux participants une feuille contenant quelques poèmes ou extraits de poèmes de Eichendorff et, aussi, un extrait de la nouvelle *Das Marmorbild*<sup>2</sup> (le moment où, de nuit, au fond des bois, Florio découvre la statue de Vénus, surgie d'un étang), mais j'avais annoncé que c'était sur cette strophe de « Nachtzauber » que porterait l'essai de traduction collective. Voici la strophe :

*Hörst du nicht die Quellen gehen  
Zwischen Stein und Blumen weit  
Nach den stillen Waldeseen,  
Wo die Marmorbilder stehen  
In der schönen Einsamkeit ?  
Von den Bergen sacht hernieder,  
Weckend die uralten Lieder,  
Steigt die wunderbare Nacht,  
Und die Gründe glänzen wieder,  
Wie du's oft im Traum gedacht.*

Ce sont des vers par lesquels, jadis, j'ai commencé à aimer la poésie allemande et l'allemand, au collège, parce que je les avais lus je ne sais plus dans quelle anthologie trouvée à la bibliothèque, et jugés inimitables, rendant un son qu'aucun poème français ne saurait produire. Entendons les trois voyelles ou diphtongues ouvertes dans le vers « Steigt die wunderbare Nacht » (mais aussi le *ou*) ; nuit éclatante ? Mais qui dit que l'ouverture vocalique exprime l'éclat ? Je pense à « Bright star... » de Keats (début éclatant, que le français a du mal à traduire), au vers fameux de Musset, « Pâle étoile du soir, messagère lointaine », qui ne contient, comme voyelles sous l'accent, que des ouvertes. La nuit, dans les poèmes de Eichendorff, est le plus souvent, en effet, resplendissante : « prächtig », dit le dernier vers de la première strophe de « Sehnsucht » (« Es schienen so golden die Sterne... In der prächtigen Sommernacht »).

Mais l'adjectif qualifiant le plus exactement la nuit, chez Eichendorff, c'est, selon moi, « wunderbar ». Est-ce un adjectif peu intéressant ? Purement affectif, ne décrivant rien ? Je trouve au contraire qu'il est, quand il vient dans un vers de Eichendorff, le plus

---

<sup>1</sup> Eichendorff, *Werke*, vol. IV, Munich, Winkler, p. 89.

<sup>2</sup> [La statue de marbre].

---

précis possible ; c'est lui qui vient et aucun autre à sa place ; irremplaçable, intraduisible donc. « Wunderbar » est un des quelques adjectifs allemands formés sur « Wunder » : wunderlich, wundersam, -bar, -voll, -schön. De tous, c'est lui qui, certainement, est le plus proche du substantif, le plus fidèle à « Wunder ». « Wunderbar », comme « urbar » : de telle nature que le « Wunder » arrive, est possible. Qu'est-ce que « Wunder » ? Étymologiquement, c'est un mot qui ne sort pas du germanique (anglais « wonder »), qui est sans correspondant dans d'autres familles à l'intérieur de l'indo-européen. « Miracle » est le premier équivalent français ; « die wunderbare Nacht » : « la nuit miraculeuse » ?

Une chose peut étonner, c'est le verbe tiré de « Wunder » : « wundern », « sich wundern », « s'étonner ». La dérivation allemande semble indiquer que la réaction devant un miracle, devant le miracle de la nuit, est toujours l'étonnement. Étonnement au sens fort que le mot a eu en français (frapper de la foudre, frapper de stupeur, terroriser) ? « Die wunderbare Nacht » : la nuit étonnante, fulgurante, stupéfiante ? « Non equidem invideo, miror magis », dit Mélébée, dans la première *Bucolique* de Virgile, devant le miracle Tityre (Tityre préservé, et comme enlevé loin du malheur de tous, Tityre heureux sous son hêtre) : « je n'ai pas d'envie ni de haine, j'admire plutôt et m'étonne ». « L'admirable nuit » ? Mais devant un miracle, devant la nuit miraculeuse et les sources qui marchent et qui chantent, que fait-on ? On s'émerveille, on s'effraie, on adore, on se prosterne, on exulte, on se réjouit : Christ est vivant ! Il n'est pas certain qu'on doive seulement ou surtout s'étonner. L'étonnement prépare le doute : ai-je bien vu ce que j'ai vu ? Est-ce que je vois une statue de marbre de Vénus ? D'où sort-elle ? Devant le miracle ou devant toute chose merveilleuse, on peut faire la fine bouche, comme saint Thomas. Saint Thomas dirait que l'apparition du Christ ressuscité est « wundersam » (dans l'acception négative de l'adjectif) plutôt que « wunderbar » ; c'est étrange avant d'être admirable. Devant une chose miraculeuse, on peut éprouver aussi un sentiment désagréable, « wunderlich » (« excentrique », « aberrant »).

« Wunderbar » se comprend dans sa différence avec « wundersam » et « wunderlich ». « Wunderbar », ce n'est pas la nuit inquiétante ; cela exprime au contraire chaque fois, chez Eichendorff, une confiance, et un salut. La nuit « wunderbar » est un lieu où l'on se tient sauvé de l'inquiétant, de l'étrange, de

l'excentrique (« *wundersam* », « *wunderlich* » ; les trois adjectifs sont subtilement distribués dans *Das Marmorbild*). La nuit « *wunderlich* » dirait que la séduction nocturne est peut-être diabolique, qu'elle fait errer au sens de l'erreur et du péché. « *Wunderbar* », la nuit est au contraire le giron, le lieu de toutes les errances d'emblée sauvées et bénies, le lieu du « *Wandern* » rentré dans son but.

La paronomase « *wunder-* » – « *wander-* » joue sans cesse, pour Eichendorff. « *Wandern* » est un autre intraduisible (bien plus souvent cité comme intraduisible que « *Wunder* »). « *Wandern* » : voyager, aller, s'en aller, venir, courir (le monde), marcher, errer, vagabonder, se déterritorialiser, se reterritorialiser, se lever et partir, s'essorer, s'aventurer, bourlinguer. Le poème « *Der frohe Wandersmann* », un des plus populaires, suggère encore une autre traduction : « *wandern* », c'est être envoyé, en mission ; s'envoyer, se secouer, se mobiliser, devenir mobile. Se mettre en mouvement (plutôt que se tenir coi), ce peut être une malédiction, une punition : à la créature le mouvement et le devenir, à Dieu l'immobilité et l'être. Mais si c'est Dieu qui envoie (en mission, par le monde, dans l'ouvert, le vaste : « *die weite Welt* »), alors « *wandern* », cette activité oiseuse entre toutes, est une bénédiction. L'homme ne peut pas ne pas répondre à l'appel, par imitation du Christ – le Christ est le premier « *Wanderer* », l'envoyé de Dieu.

Si la nuit est « *wunderbar* », c'est que le « *Wandern* » du voyageur humain s'y allie avec le « *Wandern* » de toutes choses, de la nature. Dans la « *wunderbare Nacht* », tout va : « *Hörst du nicht die Quellen gehen* », dit le premier vers de « *Nachtzauber* » (comment traduire le « *gehen* », si simple ?). Mais tout va dans le giron, tout remonte à l'envoyeur, ou tout en redescend : c'est ce mouvement qui est « *wunderbar* ». La profusion (voyez les nombreux pluriels de la strophe) se déploie dans l'unité, le mouvement dans la quiétude. Les choses voyagent joyeusement et merveilleusement vers le but pour la raison qu'elles y séjournent (comme dans le poème « *The little boy found* » des *Chants d'innocence* de Blake). Il faudrait que la traduction de « *wunderbar* » exprime cet émerveillement de celui qui se trouve miraculeusement sauvé, ayant beaucoup erré et se croyant perdu ; il faudrait l'émerveillement du « *j'y suis, envoyé auprès de l'envoyeur* ».

« *Wunderbar* » exprime aussi l'identité et l'unité du voyage et du chant : « *gehen* », pour une source, c'est indifféremment « couler » et

« jaser ». Cette merveille naïve et simple – que le chant est un voyage – est dite dans les deux premiers vers de la deuxième strophe du poème intitulé « Nachts » : « O wunderbarer Nachtgesang / Von fern im Land der Ströme Gang », le mouvement s'entend, le chant va. C'est, la nuit, comme si le « Zauberwort » avait été trouvé, le fameux mot magique du quatrain « Wünschelrute » : « Et le monde se met à chanter / Si tu trouves le mot magique ». Le chant du monde, la nuit, s'appelle « die uralten Lieder » ou « das alte Märchen » ou « das Rauschen ». La parole y est toute chant, fable. C'est le chant du commencement (« uralt »). Le monde n'a pas commencé par un commandement, un « fiat », mais par un « Märchen », « Gesang », « Lied ». Le « wunderbar » de la nuit se comprend comme ce miracle du chant racontant l'origine et du voyage qui a trouvé son juste lieu, qui « y est », tout en continuant à voyager, et voyageant d'autant mieux, d'autant plus intensément.

Et c'est pour cela que « wunderbar » est « exact » chaque fois que la poésie de Eichendorff l'emploie. « Exact » et sans étendue, comme un point : dès qu'on bouge un peu (dès qu'on cherche à traduire), on sort de ce qu'il exprime, lui seul (cet exil, c'est le lot et la liberté du traducteur). « Wunderbar » est sur la crête ; un rien, et il verse dans « wundersam » ou « wunderlich », dans l'inquiétant, l'étrange et le maléfique, comme on voit dans *La Statue de marbre*. C'est pourquoi j'avais envie de parler de ce vers-ci précisément (« Steigt die wunderbare Nacht ») et dans ce vers, de « wunderbar », et, d'une certaine façon, de faire dépendre de « wunderbar » la traduction de la strophe. Là est le « hic », « hic saltus » comme il est dit dans le proverbe que Hegel cite à la fin de la préface à sa *Philosophie du droit* : ici est le lieu, ici le bond, la danse ; ici il faudrait prendre le départ de l'entreprise de traduction, du voyage. Mais quelle sorte de point de départ peut constituer une chose présentée comme « intraduisible » ? Un point – de départ, justement, un lieu où l'on ne peut rester, dont on s'éloigne mais qu'on garde en vue, autour de quoi l'on tourne et où l'on voudrait rester. On peut parler d'autre chose, de tout le reste, et ne penser qu'à « wunderbar » : parler des rimes dont le système partage la strophe en deux (la discussion a porté un moment sur le trésor de rimes que le français offre et où la poésie française a souvent puisé : source-course, arbres-marbres ; faut-il solliciter ces rimes-là pour traduire la strophe de Eichendorff, les poser même en premier, ou préférer des rimes approximatives, des assonances, pas de rimes du tout, ou peut-être une alternance de terminaisons masculines

et féminines ? Faut-il reproduire le système et la disposition des rimes de Eichendorff ? Être attentif à la « banalité » des rimes ?). Très intéressante aussi fut la discussion sur le mètre à adopter (une traduction « en prose » n'a pas été envisagée) : vers de 8, ou plutôt vers de 7, en français ? Le tétramètre trochaïque est certainement un élément essentiel de la valeur de la strophe de Eichendorff. Il peut s'entendre comme quelque chose de martial. Le *Wanderer* est un *miles* ; il part à la conquête gracieuse du monde. Dans les deux premiers vers, les trochées font aussi les bonds, les ricochets du ruisseau. Mais surtout, dans le vers où la strophe syntaxiquement culmine, « *Steigt die wunderbare Nacht* », le tétramètre ouvre et accompagne l'apparition miraculeuse de la nuit : la nuit marche, « *steigt* », c'est le grec « *steichô* » : c'est-à-dire que la nuit, à la fois, s'avance comme une armée, s'approche et s'éloigne, monte et descend, vient doucement et fermement ; « entends la douce nuit qui marche ».

Ensuite a commencé le travail de traduction proprement dit, et la discussion des propositions faites. Presque chaque mot, chaque vers, a fait l'objet de débats et d'amendements ; l'ensemble, au bout des deux heures, a débouché sur ceci :

Entends-tu couler les sources  
 À travers fleurs et gravier  
 Elles vont au lac tranquille  
 Où dans le calme des arbres  
 Dorment les statues de marbre  
 Doucement de la montagne  
 Réveillant les chants anciens  
 La nuit merveilleuse tombe  
 Et les vallons resplendent  
 Comme souvent dans tes rêves  
 (ou : Comme en rêve tu le vis ; ou : Comme dans tes plus beaux rêves)

ou ceci :

Entends-tu ? Les sources filent  
 (ou : Les entends-tu ? Les sources vont)  
 Entre fleurs et pierres  
 Loin vers les calmes lacs des bois  
 Où sont les statues de marbre  
 Dans la solitude belle

Doucement du haut des montagnes  
Réveillant les chants anciens  
La nuit prodigieuse descend  
Les combes brillent à nouveau  
Comme souvent tu l'as rêvé

Ainsi les traducteurs vont, et les difficultés à chaque pas deviennent des chemins, le poème s'ouvre et devient « weit », comme le monde la nuit dans la confiance du *Wanderer*. Merci à tous. Tous, nous avons beaucoup appris.